

La distance de 250 verges fut parcourue dans le court intervalle de *trente-sept secondes* !

Vint ensuite la course de dix milles, la plus longue qui ait jamais eu lieu à Montréal. Le cerf Américain et Gildersleeve furent les seuls, parmi les sept qui avaient inscrit leurs noms, qui eurent le courage d'entreprendre cette longue étape.

Aux deux premiers milles Jack-on avait le devant, mais au troisième Gildersleeve gagna du terrain et continua à garder cet avantage jusqu'au milieu du dixième et dernier mille Jackson, chez lequel on avait pu apercevoir une espèce d'abattement, sembla alors redoubler de vigueur et, en effet, il arriva le premier au but, aux acclamations frénétiques de la foule, et dépassant Gildersleeve de quelques verges seulement.

Cette longue course eut lieu en *cinquante-neuf minutes cinquante-six secondes*, et valut à Jackson la somme de £100.

En résumé, la journée se passa très agréablement et tout le monde se retira satisfait. Qu'y a-t-il donc d'impossible à l'homme entreprenant, patient et énergique ? Une distance de dix milles parcourue par un homme petit, frêle, en moins de temps que la plupart des chevaux ne peuvent le faire, et cela sans épuisement, sans fatigue visibles, voilà sans doute la preuve que tout est possible et praticable à celui qui veut : quand cette vérité serait le seul résultat utile et moral de ces exploits *pédestriens*, ce serait déjà beaucoup, mais il y a encore là un encouragement aux jeunes gens de cette ville pour les engager aux exercices gymnastiques, et à donner à leurs membres la force, l'élasticité qui leur convient, et que la vie sédentaire des bureaux n'est *proprie* qu'à alourdir et diminuer.

Nous sommes absolument sans nouvelles, et à part la maladie du gouverneur, qui offre des craintes sérieuses aux amis de l'illustre malade, la ville n'a à enregistrer que deux ou trois *noyades* par semaine, deux ou trois membres disloqués, et quelques yeux pochés, inscrits au registre de la police.

Le temps est froid, mais clair, et la dernière partie de l'automne sera probablement ce qu'aurait dû être la première, saine et belle. Les boutiques de commerçants de fourrures étalent à leurs croisées leur attrayante variété d'habits d'hiver, aux couleurs assorties, et dont la vue seule est capable de réchauffer les plus frileux, toutes les belles choses, y compris la glace qui se forme tous les matins, nous avertissent *froidement* et inévitablement que l'hiver arrive à grands pas, et qu'il est temps de songer à la provision de bois de chauffage. Heureux encore ceux à qui la fortune permet d'acheter d'avance leur bois, car combien de pauvres malheureux voient arriver l'hiver avec épouvante ! Cette idée triste, mais elle ne peut remédier au mal, si les hommes charitables ne prennent pas des mesures actives pour procurer à bon marché du bois aux nombreux pauvres de Montréal. P.

Maladies des pommes de terre.

On a longuement disserté sur l'origine et la nature de cette maladie, et si les opinions diverses, produites à cet égard, ne se trouvent pas dans une harmonie parfaite, elles nous semblent assez près de se rapprocher. La science paraît s'incliner avec une noble humilité devant les observations des praticiens, et bientôt il sera généralement reconnu que le fléau qui est venu si fatalement compromettre l'un des principaux aliments du pauvre est dû à l'influence atmosphérique de la saison. Cette opinion, émise l'autre jour, à l'académie des sciences et à la société centrale d'agriculture,

est confirmée dans des observations que nous transmet M. Kein. Il en résulte, on le sait, que la maladie du nourricier tubercule est produite non par une espèce de champignon que d'abord la science a nommée *botryde*, mais par l'influence atmosphérique de la saison. Ce qu'il importe de faire aujourd'hui, ce n'est plus de discuter sur le mal, mais de parer aux conséquences du mal.

Constatons d'abord les symptômes. "Des taches brunâtres, dit M. des Colombiers dans une lettre adressée à un journal de Bourges, se présentent sur les feuilles qui se recroquent et se séchent ; les tiges participent promptement à l'infection qui se propage aux tubercules. En deux jours des plantations d'un bel aspect prennent la teinte des plantes ayant subi une forte gelée. Les pommes de terre sont couvertes de taches plus ou moins étendues, plus ou moins profondes, suivant que l'on a plus ou moins différé l'extraction. Si l'on enlève l'épiderme, l'eau de végétation s'écoule fétide de la partie qui paraît désorganisée.

"Les variétés à épiderme rouge ont été les premières atteintes, et comme par grandes zones, à la partie supérieure de deux de mes champs. Les pommes de terre hâtives se sont récoltées bonnes ; celles de Hollande, quoique arrêtées dans leur végétation, sont peu atteintes dans leurs tubercules ; les Rohan, qui avaient l'apparence la plus belle, sont atteintes, et un grand nombre de tubercules sont complètement désorganisés."

Il est cependant des moyens de ne pas les perdre entièrement ; mais il importe de ne pas perdre de temps, car l'infection se propage vite. Essayons donc de suivre les conseils que donne M. des Colombiers :

Arracher de suite la plante dont les feuilles sont maculées ; laisser les tubercules exposés au soleil pour bien sécher ceux qui sont encore sains ; les séparer des autres et les conserver pour semences en lieu sec, à l'abri de l'humidité extérieure, mais bien les surveiller, pour que l'infection d'un tubercule ne corrompe pas promptement la masse.

"Le docteur Variels, de Bruxelles, indique de plonger, pendant 18 à 20 minutes, les tubercules atteints de sphacèle dans un four chauffé à 64 ou 65 degrés du thermomètre de Réaumur (77° centigrades). Une eau noirâtre et fétide découle des tubercules redevenus sains et même meilleurs à manger que dans l'état ordinaire ; une pellicule brunâtre sèche, que l'on peut enlever avant de faire cuire, recouvre la place attaquée ; mais elle est sans action désorganisatrice ultérieure du tubercule, qui se conserve parfaitement sain. Il paraît cependant que si on lave les tubercules avant de les soumettre à la chaleur, la gangrène gagne jusqu'au cœur, et le but n'est pas atteint.

"Je crois à l'efficacité de ce procédé, car des tubercules atteints et d'une odeur repoussante, exposés au soleil, se sont couverts de points noirâtres avec gouttelettes d'eau semblables à une dissolution de suie, qui ont surgi à la surface, et l'odeur a disparu. Le tubercule est redevenu ferme à la place sphacalée."

Naissance.

A Québec, le 16, la Dame de M. Joseph Smolenski, a mis au monde un fils.

Mariages.

En cette ville, lundi matin, par Messire Trudeau, M. Olympe Labelle, à Delle Louise Coursol, fille endette de M. J. Léandre Coursol, de cette ville.

A Québec, le 14, par Messire Beaubien, vicairie de St. Roch, Hubert Portelance, écuyer, de Beauport, à Delle, Marguerite Guenette, fille de Pierre Guenette, écuyer, de St. Roch.

Au même lieu, M. John Day, à Delle. Délima Duguay, première fille de feu M. Honoré Duguay.

A Kingston, 13, M. Peter Kinsley, du Côteau du Lac, à Dlle. Catharine M. Donald.

A Berthier, le 15, par Messire Gagnon, M. Louis-Edouard Montferrant, à Dlle. Lucie-Hélène Farries, fille unique de Hugh Fraeries, éc., de Berthier.

A Québec, le 18, Edouard Prentice, écuyer, de Montréal, à Dlle. Elizabeth Aspinal, ci-devant de Liverpool.

A Toronto, le 13, par lord Bishop de Toronto, Arthur Wells, éc., de Montréal, à Georgina, fille de George Ridout, éc., avocat.

A Manchester, le 25 ult. John Yule, écuyer, de Chambly, à Eliza, fille de Andrew Hall, éc., de Broughton.

Deaths.

At Sault au Récollet, le 16, à 11 heures du soir, âgée d'environ 37 ans, Dame Marie-Emilie-Catherine St. Omer, épouse de Paschal Péroillier dit Lachapelle, fils, écuyer, après une maladie de 7 mois supportée avec beaucoup de résignation. Elle laisse un époux et 7 enfants pour déplorer sa perte prématurée.

A la Ste. Famille, Ile d'Orléans, le 11, M. Pierre Canne dit Marquis, respectable cultivateur, âgé de 72 ans.

En mer, à bord du navire Sesostris, en route de la Clyde à Montréal, le 30 août dernier, M. John McKenzie, marchand de New-Glasgow, âgé de 49 ans.

A Amherstburg, H. C. le 11, Messire L. Bouc, prêtre missionnaire, très regretté de ses ouailles.

A la Barbade, le 3 sept. le major Kendall, de l'artillerie royale. Il faisait partie de l'état-major de ce régiment, qui fut stationné à Montréal pendant plusieurs années, et qui partit du Canada en 1844.

PETITES AFFICHES.

LE BUREAU

DE

LA REVUE CANADIENNE

VIENT D'ÊTRE

TRANSPORTÉ

Au No. 15, Rue St. Vincent,

Porte voisine de la *Minerve*.

LOUIS O. LETOURNEUX,

AVOCAT,

A transporté son Etude au No. 15, Rue St. Vincent.

LE DOCTEUR VALLÉE,

No. 59,

Grande Rue St. Laurent,

CHEZ JOSEPH VALLÉE, ÉCR.

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE.

Élegamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien ; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 ..

Trois mois 5 ..

LOUIS O. LETOURNEUX,

Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.